

# Liber

SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 106/107 DE ACTES DE LA RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES — ISSN 1144-5858

Revue internationale  
des livres

## *La colère des Belges*

BENNO BARNARD

*Pourquoi je suis devenu belge*

PAUL DIRKX

*Un nationalisme différent*

JEAN-LUC OUTERS

*Le partage du gâteau*

JEAN LOUVET

*Une culture introuvable*

PASCALE CASANOVA

*Michaux : même pas étranger*

MARC QUAGHEBEUR

*Entretien*

MICHEL BIRON

*Le surréalisme belge*

PAUL ARON

*Littérature belge ou littérature de Belgique ?*

LUT MISSINNE ET HANS VANDEVOORDE

*L'aventure du correcteur*

ANNICK CAPELLE ET REINE MEYLAERTS

*Interactions littéraires entre la Flandre et la Wallonie*

GEERT VAN ISTENDAEL

*Petit bréviaire de la Belgique à l'usage du voyageur*

YUN SUN LIMET

*Une brève histoire du cinéma belge*

*et la Librairie européenne*

*Liber* est publié en allemand dans *Liber, europäisches Büchermagazin*, en bulgare dans *Liber, европейско списание за книги*, en hongrois dans *Élet És Irodalom*, en suédois dans *Ord & Bild*, en italien dans *l'Indice*, en tchèque dans *Prítomnost*, en roumain dans *Liber, Revista europeana*, et en grec dans *Synchrona Themata*.

21-22  
Mars 1995

siècle : puisque la classe bourgeoise était à l'époque ou francophone ou totalement bilingue, l'influence de la littérature française ne concernait pas seulement les œuvres écrites en langue française et les deux sous-champs littéraires s'orientaient également vers Paris<sup>6</sup>. Dès lors, une série de mouvements littéraires devraient être étudiés simultanément dans les deux réseaux linguistiques, puisqu'ils sont au fond produits par un même groupe d'auteurs bilingues, qui peuvent éventuellement spécialiser leurs publications en fonction du public visé ou du propos qu'ils défendent. Tel semble bien être le cas du roman historique et, sous réserve d'un inventaire plus approfondi, d'une partie du mouvement symboliste. Dans une approche de type systémique, telle que la propose l'école de Leuven, la littérature belge, lieu d'un croisement plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord entre les deux communautés linguistiques, redevient un objet spécifique.

6-Vic Nachtergaele, « La réception du symbolisme franco-belge en Flandre », « La réception du symbolisme belge », dans *Œuvres et Critiques*, XVII, 2, 1992, p. 19-40. Coordonné par Gerhard Damblement et du même auteur, « Le roman historique (1827-1850) et l'identité nationale », dans *L'Écrivain belge devant l'histoire*, colloque international organisé à l'université de Marburg les 12 et 13 octobre 1990, Hans-Joachim Lope (éd.), Frankfurt am Main - Berlin - Bern - New-York - Paris - Wien - Lang, 1993, (*Studien und Dokumente zur Geschichte der Romanischen Literaturen*, 25).

7-Marc Quaghebeur, « Spécificités des lettres belges de langue française », dans *La Belgique telle qu'elle s'écrit*, Francfort, Peter Lang, à paraître en 1995, et « L'identité ne se réduit pas à la langue », à paraître dans les Actes du colloque international au centre de rencontres Waldegg (Soleure) sur *L'identité culturelle de la Belgique et de la Suisse francophones*, 11-12 juin 1993.

8-Voir, entre autres, Marc Quaghebeur, *Lettres belges entre absence et magie*, Bruxelles, Labor, 1990, p. 371-390.

9-Paul Aron, « Pour une sociologie des revues littéraires », in *Revue et Recherche*, éd. par Béatrice Didier et Marie-Claire Ropars, Paris, Presses universitaires de Vincennes, 1994, p. 97-108 (« Les Cahiers de Paris-VIII »).

Cette analyse rejoint, par un étrange paradoxe, les réflexions les plus récentes de Marc Quaghebeur sur l'emploi de la langue française par les auteurs francophones. Les structures sociales dans lesquelles vivaient les locuteurs de cette langue, utilisée dans certaines régions de la future Belgique depuis aussi longtemps qu'en Île-de-France, différaient profondément de celles de l'État centralisé et autoritaire que le XVII<sup>e</sup> siècle français avait mis en place<sup>7</sup>. Quand on examine la question linguistique en Suisse ou en Belgique francophone, on met généralement l'accent soit sur les ressemblances du parler local avec le français standard, soit sur les quelques déviations existantes (au nom, le plus souvent, d'une attitude normative). Mais on n'insiste pas sur le fait qu'aucun usage de cour n'y a façonné la langue de manière analogue à la France et que les critiques et les érudits, les « savants » en général, y occupent une place qui est plus comparable à la situation allemande qu'à la situation française. Aussi la défense de l'indépendance des lettres ne résulte-t-elle pas seulement de la volonté de créer un « second marché », alternatif à celui du centre qui leur serait fermé, mais aussi du souci de préserver des positions correspondant à la structuration locale du social et de la langue, bref à une histoire ressentie comme différente parce qu'elle a effectivement produit un « espace des possibles » bien différent de celui de Paris. D'où une perception instinctive de la langue ou de la culture provoquant des effets d'infériorisation plus ou moins avoués ou compensés<sup>8</sup>.

### Les effets des « piliers »

Le problème de la spécificité de la littérature belge se déplace considérablement par rapport aux termes du premier débat. Il en va de même des réflexions actuelles sur les liens entre politique et littérature dans le champ belge. Dans un État constitué sur des bases totalement différentes

de celles qui existent en France – l'école officielle en Belgique se définit par la neutralité et non par la laïcité –, le monde littéraire s'inscrit dans les réseaux formés par les trois « piliers » catholique, libéral et socialiste de la vie sociale belge, qui se sont dotés d'organes spécialisés dans les questions syndicales, politiques ou artistiques recrutant leurs animateurs, voire leurs lecteurs, à partir de leur réseau initial<sup>9</sup>. En concurrence pour l'hégémonie sociale, les grands groupes doivent s'investir dans tous les champs spécialisés, en tentant une difficile liaison entre la défense de leurs intérêts propres et le respect des règles du champ, qui conditionne l'efficacité de leur intervention. De là, la surprenante permanence dans le champ littéraire de réseaux formés en dehors de lui. Les affinités selon les goûts littéraires ou les genres pratiqués sont moins déterminantes que les appartenances externes au champ littéraire. Ainsi l'interpénétration des milieux politiques et culturels paraît bien constituer un trait constant qui se maintient à travers toute l'histoire culturelle belge. Cette caractéristique locale procède certes de la faiblesse de l'autonomisation de la littérature dans un petit pays peu doté en moyens éditoriaux et dont l'inscription dans le marché international permet difficilement aux écrivains de vivre de leur production littéraire. Mais on ne peut se borner à ce constat. Il faut aussi réfléchir aux conséquences pratiques qui en résultent pour les auteurs. Quelle que soit l'attitude de chacun par rapport au pays natal, aucun écrivain belge ne peut se dépendre tout à fait d'une formation – et donc d'un ancrage culturel – qui résiste au modèle français.

**Paul Aron (Bruxelles, 1956) est chercheur au Fonds national de la recherche scientifique. A publié *Les Revues littéraires belges*, Bruxelles, 1993 ; « Surréalismes de Belgique », *Textyles*, n° 9, novembre 1991 ; *La littérature prolétarienne en Belgique de 1900 à nos jours*, Bruxelles, 1995.**

## Lut Missinne et Hans Vandevoorde

### L'aventure du correcteur

*« C'est un écrivain sérieux, qui a trouvé son propre style, s'exprimant par des accents personnels indéniables. S'il avait écrit dans une autre langue, son œuvre aurait été éditée, sans aucun doute, en traduction néerlandaise. Le problème, posé également dans son nouveau livre, est l'emploi fréquent d'expressions et de mots inconnus dans la plus grande partie de notre aire linguistique. Si on les gardait dans le texte, les passionnés de littérature se sentiraient confus, et un tel sentiment ne tendrait qu'à les détourner de la lecture. Si seulement nous pouvions traduire une telle œuvre ! » Voilà l'opinion exprimée en 1988 par le plus grand éditeur néerlandais au sujet d'un manuscrit de l'auteur flamand Pol Hoste, né en 1947 et faisant partie des auteurs flamands de premier plan.*

Dans ses livres, Hoste remplace le discours direct et le discours indirect libre par un « sociolecte » individuel, soit une variété mélangeant la langue néerlandaise officielle, parlée aux Pays-Bas, et un dialecte adopté comme langue maternelle par des couches sociales, encore assez vastes aujourd'hui, de la partie néerlandophone de la Belgique. Pendant toute une décennie, cet usage particulier de la langue a empêché la parution de ses livres aux Pays-Bas. Toutefois, au début des années quatre-vingt-dix, pas moins de trois éditeurs néerlandais s'intéressaient au dernier livre de l'auteur.

Quelle était la cause de ce changement d'attitude ? Quelles en sont aujourd'hui les répercussions sur la littérature flamande ? Et faut-il interpréter l'usage du dialecte comme manifestation d'une identité flamande ?

Tout donne à penser que les réserves à l'égard du dialecte flamand ont bel et bien disparu. Il semble que cette volte-face s'explique par l'abolition du quasi-monopole de la maison d'édition Manteau, qui a dominé le marché fla-

mand pendant quelque 40 ans. Quand Hoste débuta chez Manteau en 1979, cette maison d'édition ne pouvait déjà plus être considérée comme une maison flamande, le holding néerlandais Elsevier SA détenant son capital. Julien Weverbergh, son éditeur principal licencié en 1986, fonda la même année une nouvelle maison d'édition, ce qui entraîna la dissolution d'un fonds Manteau dont l'importance quantitative n'excluait pas la qualité et qui, sur le plan financier, était pour le moins intéressant.

Dans ces conditions, il devenait difficile pour les nouveaux éditeurs flamands de faire face aux *raiders* néerlandais. Et en effet, les petites maisons d'édition créées vers cette époque, s'associèrent l'une après l'autre à des maisons néerlandaises. Quelques entreprises existantes reçurent même une injection de capitaux néerlandais et furent orientées dans un sens plus (*Kritiek*) ou moins littéraire (*Standaard*). Les entreprises néerlandaises s'appliquèrent toujours plus à développer le marché pour mieux atteindre leurs buts commerciaux, les auteurs flamands, quant à eux, profitant d'une meilleure distribution de leurs œuvres aux Pays-Bas et d'une plus grande résonance auprès de la critique néerlandaise. Les dernières années, les auteurs renommés qui n'étaient pas encore édités aux Pays-Bas se sont tournés vers les sociétés mères ou filiales de maisons néerlandaises, s'ils n'ont pas simplement été arrachés aux maisons flamandes subsistantes. Cette véritable conquête s'est accompagnée d'une explosion de jeunes « talents ». Les derniers temps, leurs premières œuvres paraissent même directement aux Pays-Bas, sous l'impulsion de jeunes écrivains flamands comme Tom Lanoye et Herman Brusselmans, personnages en vue, aussi désinvoltes que médiatiques. L'épisode le plus récent de ce *brain-drain* littéraire fut la reprise de certains périodiques flamands par des éditeurs néerlandais (jusqu'à la prestigieuse revue *Dietsche Warande & Belfort*, fondée

il y a 140 ans et appartenant au « pilier » catholique).

Cette chasse aux débutants a été facilitée par l'assouplissement des normes linguistiques traditionnelles, conséquence directe de la mainmise des groupes néerlandais, mais qui n'est pas un phénomène nouveau. La glorieuse génération autour de la revue *Van Nu en Straks* (1893-1901), l'homologue néerlandophone de celle des Maeterlinck, Verhaeren, Elskamp, etc., comprenait des auteurs qui, comme Cyriel Buysse et Stijn Streuvels, faisaient appel aux éditeurs néerlandais pour une publication soignée de leurs écrits. Or, ces écrits, romans régionalistes, pièces de théâtre ouvertes aux formes dialectales, etc. subissaient déjà régulièrement la « correction » néerlandaise. Willem Elsschot et Marnix Gijsen, écrivains brillants de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, étaient également assistés par des correcteurs néerlandais. Quant à Louis Paul Boon et Hugo Claus (le candidat flamand au Prix Nobel), prosateurs les plus renommés de la seconde moitié du siècle, s'ils avaient débuté chez Manteau, ils n'ont pas tardé à se trouver des éditeurs néerlandais etc. L'inévitable *rewriting*. Même certaines maisons flamandes employaient des correcteurs néerlandais ; Manteau, d'inspiration libérale, y voyait un moyen de se distancier de la littérature flamande catholique, dominant le marché d'un point de vue quantitatif et propageant le roman régionaliste (Ernest Claes, Felix Timmermans). De nos jours, certains auteurs, désireux de pénétrer le marché néerlandais, s'adaptent volontiers aux attentes néerlandaises et dévient le problème d'identité ainsi posé en se considérant comme des écrivains néerlandais. D'autres se prononcent de plus en plus clairement en faveur d'une identité culturelle distincte, résultant des traditions religieuses et linguistiques différentes. Quant à ceux qui font intervenir le dialecte, le problème identitaire fait place à la question de savoir dans quelle mesure les tournures dialectales influencent la réceptivité du lecteur néerlandais.

## Identité

Le rapport de la littérature flamande avec les Pays-Bas recoupe celui de la littérature belge francophone avec la France : chacune des deux littératures belges est périphérique par rapport à une littérature centrale. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, aussi bien les auteurs néerlandophones que francophones étaient généralement au service de l'idée nationale, et rares furent ceux, même parmi les sympathisants du mouvement flamand, qui en vinrent à mettre en cause l'État belge. On trouve cette attitude chez les adeptes de la revue *Van Nu en Straks* qui, flamingants et belgicistes, œuvraient pour l'égalité des deux langues dites nationales. Comme cette égalité n'était octroyée que parcimonieusement, notamment dans le domaine de l'enseignement (l'université de l'État à Gand ne fut néerlandisée qu'en 1930), le mouvement flamand se durcissait au fil du XX<sup>e</sup> siècle, renforçant ainsi un mouvement wallon qui avait commencé à se profiler dès le début du siècle. Pour plusieurs raisons – la néerlandisation continue de l'enseignement, l'extension du néerlandais dans certaines couches de la bourgeoisie, etc. – la littérature néerlandophone a suivi une voie tout à fait distincte de celle de la littérature francophone. Suite aux réformes constitutionnelles (1970, 1980, 1988 et 1993), la lutte pour un traitement égal de la langue et de la culture néerlandaises a fini par s'apaiser et, aujourd'hui, la « question flamande » a beaucoup perdu de son actualité. Entre-temps, les deux régions

1-L'Union linguistique entre la Flandre et les Pays-Bas (*Nederlandse Taalunie*) a été instaurée en 1980 pour promouvoir l'intégration de la langue et des lettres néerlandaises.

linguistiques de la Belgique se sont éloignées à un tel point que leurs cultures, du moins leurs politiques culturelles, sont presque étrangères l'une à l'autre. L'achèvement de la fédéralisation (accomplie dans une période où la culture et l'économie subissent de plus en plus l'influence de l'Europe, influence accrue par la marginalisation du néerlandais) implique que

### Paul Aron, Pierre-Yves Soucy

*Les Revues littéraires belges de langue française de 1830 à nos jours : essai de répertoire*  
Bruxelles, Labor, 1993, 195 p., coll. Archives du futur.

Met en lumière le rôle déterminant dévolu aux revues dans un pays marqué, depuis son indépendance, par une relative pénurie de maisons d'édition, par l'étroitesse du marché national ou communautaire et la situation périphérique du champ littéraire (francophone) belge. Dans l'introduction, les auteurs esquissent un panorama historique offrant des repères quant aux principaux périodiques mis sur le marché

depuis 1830 ; elle met en évidence l'accroissement du nombre de publications en période de crise et la constante ouverture internationale observable dans de nombreuses revues belges.

Damien Grawez

### Martin J.G. de Jong

*Le Présent du passé*  
Essais de littérature comparée,  
Namur, 1994, 494 p.

Quand la littérature comparée met les auteurs consacrés du Panthéon européen au service d'une meilleure connaissance des auteurs néerlandais méconnus.

P. B.

la Flandre attache une plus grande importance aux relations avec les Pays-Bas. La colonisation économique des maisons d'édition par les trusts hollandais y joue un rôle considérable. L'Union linguistique<sup>1</sup> devrait-elle stimuler l'intégration culturelle avec le pays voisin ou non ? Et le dialecte, ne s'oppose-t-il pas à une telle intégration ?

## L'autre côté

La prose flamande connaît actuellement trois usages du dialecte, que certains critiques caractérisent comme « réaliste »,

« ironique » et « critique ». Le courant « réaliste », qui proclame l'usage du « flamand » plutôt que du néerlandais, a déjà fait réagir l'un des plus célèbres représentants d'un groupe d'écrivains flamands d'orientation plus internationale, Stefan Hertmans. Dans son roman *Naar Merelbeke*, il parodie l'usage du dialecte flamand. Hertmans faisait alors partie des

auteurs soutenus, entre 1985 et 1990, par la revue avant-gardiste *Yang*, tribune de prosateurs comme Hoste et Koen Peeters, tout en laissant la priorité à de jeunes poètes (Dirk van Bastelaere, Erik Spinoy, ed.), héritiers des grands poètes flamands de ce siècle, dont l'œuvre se situait dans une perspective européenne : Paul van Ostaijen et Maurice Gilliams, Jos de Haes et Christine D'haen. À l'opposé de leur littérature, jeune et intellectualiste, dite « post moderne », se maintient, aussi bien dans la poésie que dans la prose, un courant aux ramifications multiples se prononçant grosso modo pour une poétique réaliste. Le leader de ce centre de pouvoir, qualifié de « mafia littéraire » par les

adversaires, est l'ancien journaliste Herman De Coninck, rédacteur en chef de la revue littéraire flamande la plus répandue, *Het Nieuw Wereldtijdschrift*. Ce courant domine également le supplément culturel le plus en vue en Flandre, celui du journal de gauche *De Morgen*, et il attire toujours la sympathie de l'ancien employeur de De Coninck, le magazine-télé populaire *Humo*, ainsi que du magazine d'actualités *Knack*. Il reçoit en outre un large soutien de la part de la critique, y compris universitaire, tandis qu'il est promotionné par une vraie agence-festivités [?], *Behoud de Begeerte*, et a ses entrées chez deux éditeurs néerlandais (Atlas et De Arbeiderspers).

De Coninck défend les intérêts de ce courant « réaliste » dans les médias néerlandais. Si les Pays-Bas ont longtemps considéré avec quelque réserve une littérature flamande qui, en effet, devait rattraper un retard, cette même littérature, dite parfois sud-néerlandaise, a enrichi la prose néerlandaise des noms d'Elsschot, de Boon ou de Claus et de quelques poètes contemporains de grand format comme Luuk Gruwez, Charles Ducal et Leonard Nolens. La critique et l'essai ont toujours occupé une position plus faible ; citons quand même Patricia de Martelaere et Stefan Hertmans dans le domaine de l'essai littéraire et mentionnons l'essor actuel de l'essai universitaire. Mais malgré cet apport, le commentaire hollandais sur la nouvelle prose flamande, confié à de jeunes collaborateurs peu expérimentés, a tous les traits de l'indulgence des instances de domination envers un idiome perçu comme exotique et caractérisant si bien la république bananière de l'autre côté de la frontière sud. La prolifération de débutants n'est certainement pas à l'avantage de la réception de cette prose aux Pays-Bas.

### *L'identité remise en question*

Comment expliquer le fait qu'à un certain moment plusieurs écrivains font choix d'un langage « flamand » ? Le phénomène de mode n'est pas négligeable, mais il ne

faudrait pas sous-estimer non plus un certain arrivisme culturel. Dans le domaine linguistique, l'impression que la lutte d'émancipation est terminée, prédomine partout. Les linguistes eux-mêmes tolèrent un relâchement des normes de la langue standard. Il est pourtant douteux que le fait de détenir des lois linguistiques implique la maîtrise de la langue. Le renouvellement dans les secteurs du théâtre et de la danse (Anne Teresa de Keersmaeker, Wim Vandekeybus, ed.), de dimension internationale, ainsi que la percée internationale d'une génération d'artistes plastiques (Jan Vercruyse, Jan Fabre, ed.) ont engendré une espèce d'euphorie culturelle. Comme si l'extension culturelle ne posait aucun problème. Ce véritable orgueil culturel semble être le produit d'une nouvelle conscience de soi, résultant essentiellement de l'évolution d'une économie rurale arriérée vers une économie dominante toute l'économie belge.

Pourtant, sur le plan politico-culturel les autorités régionales flamandes n'ont aucune raison de se réjouir. La politique reste en défaut, y compris dans le domaine littéraire, dont la situation précaire ne s'est pas améliorée. Les autorités flamandes appuient d'ailleurs en premier lieu des artistes déjà consacrés en Belgique ou à l'étranger (ainsi, le gouvernement flamand a désigné, de manière symbolique quant à ses projets institutionnels, un certain nombre d'artistes et d'institutions comme « Ambassadeurs culturels

de la Flandre » en échange de moyens financiers supplémentaires). Ajoutons encore que l'artiste-créateur belge n'a pas de statut ; les mesures destinées à appuyer les auteurs et les éditeurs, comme les réglementations en matière de prêt ou du prix fixe pour les livres, se font attendre. Aux Pays-Bas, un Fonds indépendant des Lettres accorde des aides à la création et à la traduction ; un tel fonds n'existe pas en Flandre, qui ne dispose pas non plus d'un Fonds de production à l'appui des revues et à la coordination de traductions de textes néerlandais : la traduction d'auteurs flamands dépend de décisions administratives peu objectives.

Domage, puisque la réaction de l'éditeur néerlandais à l'œuvre de Pol Hoste montre bien que la littérature flamande ne peut être appréciée à sa juste valeur intégrale que par l'intermédiaire d'une autre langue.

**Lut Missinne** est traductrice. Elle est membre de la rédaction de la revue culturelle *Yang* et a publié *Kunst en leven, een wankel evenwicht* [Art et vie : un équilibre fragile], Louvain, Acco, 1994, une étude sur la littérature flamande de l'entre-deux-guerres.

Spécialiste de la littérature flamande, **Hans Vandervoerde** travaille actuellement sur la poésie de Karel Van de Woestyne. Publie dans diverses revues flamandes et néerlandaises.

### **Gösta Ågren**

*Kväll över seklet* (Soir sur le siècle)

Norstedts, 1994.

Gösta Ågren, poète suédois de Finlande, a reçu en 1989 la plus grande distinction littéraire de son pays, le prix Finlandia. Son dernier recueil de poèmes, le dix-neuvième, rompt avec l'esprit conciliant, la volonté de comprendre qui

avaient succédé dans ses poèmes de maturation au courroux et à la controverse.

L'ouvrage s'intitule *Soir sur le siècle*, le ton en est très sombre, l'atmosphère, celle du désespoir, évoque l'astronome Aniara du romancier Harry Martinson qui a quitté son orbite pour se précipiter vers la catastrophe. Mais la catastrophe s'est déjà produite. Les

gros titres de notre époque sont la guerre, les prisonniers, les peuples victimes, les bourreaux avec pour point culminant la nuit du 3 août 1944 où 3000 enfants furent tués à Auschwitz. L'image de l'homme est celle du prisonnier dans sa cellule qui attend obstinément les signaux nocturnes que ses codétenus lui transmettent en frappant sur

les murs. Aucun autre poète nordique n'a osé regarder en face l'obscurité menaçante de cette fin de siècle avec une telle perspicacité et une telle confiance paradoxale en la poésie. Il nous faut raconter, nous dit le poète, ne serait-ce qu'en disant que nous ne sommes pas en état de le faire.

**Per Helge**